Alain SOURNIA Rév. septembre 2013

Léonard de Vinci, mode d'emploi

Introduction

1. Au crible de l'Histoire
Besoin de mythes et de héros. Une statue peut être déboulonnée. La postérité est sommairement manichéenne. L'artiste et la pensée de son époque : interaction. Novateur, découvreur, inventeur. Le destin des idées et découvertes est aléatoire

2. Derrière le "génie universel"
De la condition de surhomme. De l'autodidacte. La multi-compétence est suspecte. De la faculté d'association. Le Génie compose avec la nature humaine. Encore un être double !

3. Cloisons du savoir, cloisons de papier

4. Un philosophe ?
Carnets en mains. L'enfant sauvage

5. Un système philosophique ?

Profanation du génie ? Au contraire. Si ce titre est journalistique à souhait, expéditif et technique, c'est que la masse des commentaires accumulés en cinq siècles, c'est que la phagocytose par la postérité, c'est que la substitution d'un méta-Léonard au Léonard original et inconnu, c'est que tout cela rend nécessaire la constitution d'une grille d'hypothèses, d'un jeu de clefs. En revanche, que ce soit moi qui m'y attelle relève d'une prétention démesurée.

Ce Léonard (qui sera désormais désigné ici par "LV" pour économie d'encre et de papier), on ne sait plus par quel bout le prendre. Quelle que soit la question abordée, le volume des choses dites et le poids des incertitudes l'enrobent et la masquent. On commence, semble-t-il, à se décourager.

Il y a une seconde incitation à cette entreprise : les *Carnets*. Ils ne contiennent pas que des dessins mais aussi des gribouillis d'allure cabalistique ; et des légendes (se rapportant éventuellement à tout autre chose que la figure adjacente) ; et des bribes insérées là où il restait de la place ; mais aussi des pages entières d'écriture. L'ensemble constitue deux volumes de 400 et 650 pages chacun dans les deux éditions anglaise et française courantes ([1]). Car les spécialistes ont religieusement détaché puis réassemblé les morceaux selon des catégories traditionnelles du savoir, rendant ainsi inévitable une levée de questions : Cela se tient-il ou bien est-ce incohérent, voire contradictoire ? Quels champs sont omis ? Y a-t-il des principes premiers et (ou) d'autres degrés d'énoncés ? Comment les propositions sont-elles construites (induction/déduction, intuition, analogie, etc.) ? Et puis, le résultat est-il un système, si oui de quel type ? Etc.

L'indéniable puissance intellectuelle de Léonard contraint pareillement à une totale interdisciplinarité ou, du moins, à l'examen d'une diversité totale de sujets. Considérant que

toute étude d'un "artiste" (ou autre chercheur) procède par un certain nombre de critères —que l'on peut aussi appeler mythes— plus ou moins normalisés tels que : son imagination, sa sensibilité, telle technique, l'influence de tel maître etc. sans oublier son "génie", ceci donc supposé admis, une même et double approche sera pratiquée implicitement sur tous les points considérés : (a) qu'en est-il exactement de LV par rapport au mythe ? (b) LV enrichit-il, déplace-t-il, contredit-il le mythe ? Ceci avec (a) et (b) le plus souvent coexistants de par l'élémentaire principe d'interaction.

On ne fera ainsi que systématiser ce qui se passe *de facto* autour de tout quidam devenu héros, héraut de l'Art et objet de culte ; à savoir : un ballet s'ouvre qui sera sans fin, régulièrement agrémenté par l'introduction de nouveaux danseurs (d'éléments nouvellement découverts dans la vie ou l'œuvre du héros), agrémenté aussi de "reprises" (mot technique commun à des arts divers) d'éléments anciens. La scène se remplit mais sans que disparaisse la dualité esquissée ci-dessus, comme dans une danse véritable se distinguent danseurs et danseuses *en interaction*. Tantôt nous confrontons les supposés faits à un idéal bien entendu inconscient, à un modèle bien entendu théorique répondant à nos exigences de beau-bien-bon-vrai-… ; tantôt nous voulons mettre le mythe à l'épreuve de faits nouvellement exposés.

Ballet est le mot juste ; *commedia seriosa* peut-être. Je n'ai pas eu à décider des actes, ils se sont imposés, je n'ai su de quoi il s'agissait qu'en me relisant. C'est ainsi que…

(1) Nous travaillerons pour commencer sur la scène de l'Histoire ;

(2) … puis sur celle de l'âme humaine au sens large, disons "psychologie" (le mot ne fait plus peur, il est admis que chacun a sa psychologie, que tel conflit est affaire de psychologie, etc.) ;

(3) L'Acte III sera imposé par la multi-compétence légendaire de LV. L'alternative alors se pose en d'autres termes : (1) du peintre au philosophe, de l'ingénieur au poète, du metteur en scène à …, du musicien au …, comment un tel être fonctionne-t-il ? (2) que vaut ce cloisonnement imposé entre les arts et la philosophie, entre la littérature et la technologie ? Dans ce troisième Acte, l'attrait du feuilleton historique télévisé demeure mais l'on se trouve aussi sur les terres de l'épistémologie. Mot horrible, certes, mais mot juste : LV met en cause le savoir.

(?) Il y a d'autres actes que je n'ai pu écrire, faute de compétence. L'art de broyer les pigments pour en faire des crèmes joliment colorées et appliquer celles-ci sur une toile… cela remplit déjà des bibliothèques et une même dialectique est sous-jacente : LV face aux canons esthétiques de son époque, le devenir de ces canons sous le pinceau de LV. Celui-ci (Léonard, pas le pinceau) s'est édifié une théorie de l'œil et de la vision, cet habile barbouilleur voyait aussi plus loin que ce que l'on voit. Fantasmes ? On a dit aussi que le bonhomme appliquait de mauvaises peintures de son invention sur des murs humides et qu'il fallait refaire le boulot (La Cène, par exemple) une fois par siècle. Non, je ne saurais écrire le quatrième chapitre sur le peintre LV et ses œuvres picturales. De même pour un chapitre 5 : savoir si ses machines ont fonctionné, le pouvaient très bien ou ne l'auraient jamais pu, trier entre ce que LV a conçu de lui-même ou bien recopié pour s'en souvenir ou pour s'exercer… il y a d'excellentes études sur l'inventeur LV et ses inventions.

(4) Puisqu'est affirmée et démentie chez LV, avec une égale conviction, la qualité de philosophe : de quels éléments dispose-t-on et quels critères appliquer ?

(5) Enfin, reprise ("reprise") générale, le tout réalise-t-il plus que la somme des parties, le génie universel LV nous a-t-il laissé un système philosophique ?

Il sera très peu question de peinture et beaucoup question des textes parce que ceux-ci ont été bien moins étudiés de manière synthétique. Rappelons aussi que l'œuvre peint de LV est très modeste dans l'éventail de sa production et, quelque immortelle que soit chacune de ses peintures, on peut fort bien n'y voir que l'un des produits de son activité et soutenir, par plaisanterie, que LV était un ingénieur —ou un homme de cour, ou un philosophe—

remarquablement doué pour la peinture, de même qu'Einstein aurait été un violoniste très calé en physique.

1 – Au crible de l'Histoire

1.1. *L'Histoire a besoin de mythes et de héros.*

L'Histoire des sciences, l'Histoire des arts, toute Histoire… Ce premier point est inscrit ici pour mémoire tant il est trivial. Les hommes font l'Histoire certes mais celle-ci le leur rend bien ; ce n'est toutefois pas une interaction mais un échange d'actions différé, un ascenseur infatigable.

1.2. *Mais toute statue peut être déboulonnée*

Il a semblé de bon ton, ces dernières années, de déboulonner Léonard, si j'ose dire. Sans succès notable, ou bien avec pour contrecoups la recrudescence des études et biographies comme des "beaux livres" en grand format pour cadeau de Noël. Pour donner le ton des critiques, voici la douche administrée par Umberto Eco :

> C'était un grand mystérieux. […] Peintre d'exception et inventeur génial, bien qu'il se soit trompé à peu près sur tout. […] Il mettait de l'art dans sa science mais était incapable de mettre de la science dans son art. […] Technicien de la peinture minable, il se trompait sur la chimie des couleurs. […] Il faut faire la part de l'artiste et celle du scientifique. […] Un grand bricoleur. […] Ses dessins, pour la plupart de réalisation impraticable […]. De tels génies visionnaires ont donné des ailes à l'imagination. […] Sans ses machines qui ne pouvaient pas marcher, il n'y aurait pas eu de métier à tisser. […] Léonard incarne un temps où l'art, la science, la spiritualité entretenaient un jeu d'échanges permanent. ([2])

Les faits, maintenant. Rien n'atteste qu'aucune des inventions de LV ait fonctionné en son temps. On ne lit nulle part qu'il ait effectivement inventé (au sens de : conçu de lui-même, réalisé et fait marcher) quelque appareil ou engin que ce soit : machine de guerre, sous-marin ou parachute. Parole d'ingénieur-historien contre parole d'historien-ingénieur… Toutefois —l'a-t-on remarqué ?— c'est la postérité qui parle d'inventions ; Léonard, lui, dessinait, il dessinait à tour de bras sur ces carnets grands ou petits dont il ne se dessaisissait jamais. Quand on s'appelle Léonard de Vinci, que l'on a été pendant douze ans l'élève de Verrocchio, évidemment, que l'on dessine ! LV redessine "pour lui" tout ce qu'il trouve dans ses lectures, ses visites, ses excursions. S'agissant d'ingénierie, il ne se soucie guère des sources (car, paraît-il, tel était l'usage) : aujourd'hui, nous dirions qu'il "pompait" mais ce serait lui faire un faux et ignoble procès que de dire qu'il plagiait délibérément. Au contraire, il lui arrive de citer les ingénieurs militaires qu'il a copiés, de rappeler que l'idée de l'avion lui vient d'un ouvrage de Roger Bacon (XIIIème siècle). La symbolique de l'homme dans le cercle (le monsieur qui fait ses assouplissements, à moins qu'il n'étende le linge) vient, bien entendu, de Vitruve ([3]), architecte de Jules César, via un certain Jacopo il Taccola (1382-1453), ingénieur siennois incroyablement délaissé de la postérité.

Non, l'urbanisme révolutionnaire qui devait rénover Milan après la peste n'a pas été mis en œuvre. L'eau n'a pas coulé dans les canaux commandés par César Borgia pour relier Florence à la mer ou par François I^{er} pour réunir le Maine à la Saône ; toutefois, à défaut de creuser des canaux fonctionnels, LV expérimente "en laboratoire" (les croquis l'attestent) sur la turbulence. Quant à la célèbre formule "Que nul ne me lise s'il n'est mathématicien" ([4]), il faut dire que ce terme, au temps de LV, débordait largement sur la physique ; de même que "philosophie" pouvait désigner l'ensemble des recherches dans le champ du savoir, parallèlement à la théologie qui s'appuie sur la révélation.

Enfonçons le clou à propos des maths. Il y aurait une part inconsciente de bluff, si j'ose dire, dans des énoncés tels que "Ogni quatita continua intelletualmente è divisible in infinito" ([5]). Que toute quantité que nous pensons être continue soit divisible à l'infini, ce serait là une

conviction profonde, un sentiment d'indivisibilité si l'on peut dire, comme d'autres depuis Démocrite nourrissent un sentiment d'atomicité. LV était-il capable de justifier ou de développer ce postulat ? Si vous avez parcouru suffisamment de planches, vous aurez remarqué que ce présumé mathématicien n'écrit jamais de chiffres, ne pose jamais d'opérations, n'aligne jamais de formules. Mais bavardage que tout cela, l'important est que LV avait foi en "la suprême certitude des mathématiques ([6]), il croyait en la raison absolue des nombres.

Bluff aussi dans certains de ces énoncés qui mettent en jeu plusieurs domaines en même temps que plusieurs degrés d'observation et plusieurs modes déclaratifs ! Ainsi, "l'eau qui des basses racines de la vigne s'élève jusqu'à son haut sommet [et que dire du chêne ou du séquoia ?] […] est destinée à servir d'humeur vitale à cette terre aride ; elle est la cause qui meut cette humeur à travers l'étendue de ses veines, contrairement au cours naturel des choses pesantes ; et de même elle meut les humeurs dans toutes les espèces de corps animés" ([7]). Emballé, le paradoxe de la montée de la sève ! LV peut également mêler physique et animisme en des rapprochements obtenus impressionnants : "L'eau tombe en pluie et la terre l'absorbe par besoin d'humidité ; le soleil l'évapore, non par besoin, mais par puissance" ([8]). Cela va jusqu'à de franches inepties —on n'ose pas le dire— qui contredisent jusqu'aux expériences et conclusions du maître ; s'il en faut un exemple,"l'air, dès que point le jour, est rempli d'innombrables images auxquelles l'œil sert d'aimant" ([9]). Voilà, c'est dit, car il le fallait, sans rien retirer aux admirables travaux plus souvent cités ni à ceux qui le sont moins (le rôle des vingt-quatre muscles de la langue dans la phonation, etc.

1.3. *La postérité est sommairement manichéenne*

L'histoire veut des situations tranchées et des personnages bien plantés : soit des génies, soit des petites mains, voire des opportunistes, des plagiaires. L'outrance générale, s'agissant de LV, des appréciations traditionnellement flatteuses et des quelques critiques assassines modernes témoigne de ce manichéisme ; voir citations dans le *Jardin de philosophie sauvage* ([10]).

Comme si tout spécialiste traitant d'un artiste était contraint, soit de le porter aux nues, soit de le descendre en flammes. Ici comme ailleurs, quand enfin comprendra-t-on, enfin, que ce n'est pas… "L'un ou l'autre" ([11]) ?

1.4. *L'artiste compose nécessairement avec la pensée de son époque*

C'est ainsi que LV avait pleinement fait sien le principe d'une correspondance entre macrocosme et microcosme, une obsession qui l'incitait à penser toute observation sur l'homme ou sur le monde physique en termes d'analogies entre les deux : voir l'exemple célèbre (grandiose, poétique et si beau) de son exposé sur la respiration (toujours dans le *Jardin*, sous SYMPATHIE UNIVERSELLE) et puis la démonstration d'un "esprit de croissance" dans l'encart de la page ~~000~~.

LV n'a pas non plus dépassé la théorie des quatre éléments, avec prédilection pour l'eau, l'Eau "féroce ou radieuse et calme" ([12]), "qui démolit les montagnes et remplit les vallées, qui réduirait la Terre à une sphère parfaite si elle le pouvait" ([13]). Le savoir anatomique de LV était emprunté à Avicenne qui, en bon musulman, n'a jamais disséqué de corps humain et se fiait lui-même à Galien, lequel n'a travaillé que sur l'animal. L'une des plus célèbres planches, celle du coït, novatrice par tant d'aspects, contient aussi trois liaisons purement imaginaires : entre le pénis et la moelle épinière, entre les testicules et le cœur, entre l'utérus et les seins. Oui, Léonard a inventé cela sur la foi des écrits anciens et pour étayer sa conception de l'âme. On est allé imaginer, pour l'en disculper, que cette célèbre planche n'est pas de lui et qu'il l'a reproduite pour en montrer l'erreur !

Il se peut aussi que LV, en ces débuts de Renaissance, demeure moyenâgeux, voire hermétique au sens premier (adepte de l'Hermès Trismégiste) ainsi que pythagoricien au sens

péjoratif de… "hermétique". Très instructive à cet égard est la lecture des notes éditées récemment en petits fascicules intitulés "Maximes", "Prophéties" ou autres et qui révèlent un esprit habité jusqu'au conscient par les superstitions, archétypes et projections apocalyptiques de l'époque. On s'interroge nécessairement sur le degré de confiance que LV pouvait accorder à ces fantasmagories. Les consignait-il sur un feuillet comme il recopiait, pour ne pas l'oublier, tel grotesque entrevu sur un bas-relief antique ? ([*])

Ce n'en est pas moins le même bonhomme qui inaugure la peinture scientifique ; qui, ne se contentant pas de restituer les illusions de la perspective, intègre celle-ci dans la conception du tableau ; qui applique sur sa toile sa théorie optique nouvelle (la lumière ne sort plus de l'œil…) ; qui introduit, en quelque sorte, la probabilité dans le tracé des contours (le *sfumato* !). Chercheur dans l'âme, chercheur d'âme (il le dit assez : capter l'âme en son instant) LV est un chercheur animiste ou panhylique —en même temps qu'il reste monothéiste —du moins ses écrits en témoignent-ils.

1.5. *Qu'est-ce qu'un novateur, qu'est-ce qu'une invention ?*

La profusion et la diversité de ses inventions ou découvertes, jointes au charme désuet et prestigieux de la Renaissance européenne, ont exposé LV à l'admiration des foules comme au feu des contestations. Ainsi de telle de ses machines : l'a-t-il inventée ou réinventée ou recopiée ou vaguement imaginée ou miraculeusement pressentie ? La peinture à l'huile, l'utilisation de broyats de lapis-lazuli, LV les a-t-il découvertes, ou seulement introduites en Italie, ou encore expérimentées sans succès ? Le scaphandre autonome, l'hélicoptère…

Plus généralement, que vaut une intuition de découverte, une analogie, une prémonition ? Il nous faudra reparler de l'analogie, l'outil dont LV ne se sépare jamais, comme le menuisier du crayon agrafé dans une pochette de sa combinaison. Ô toute puissante et dangereuse analogie ! À quel stade de sa mise en forme (la Forme …) l'idée devient-elle invention ?

1.6. *Le destin des idées et découvertes est aléatoire*

... au sens où il dépend de mille facteurs. Contrairement à tant de savants de son époque, LV n'a publié aucun ouvrage de son vivant ; son disciple, légataire et exécuteur testamentaire, F. Melzi, n'a rien publié non plus entre la mort du maître (1519) et la sienne (1570). Les célèbres planches et notes du maître sont ensuite passées de mains en mains au gré des successions et des procédures. L'existence des planches (anatomiques entre autres) n'en était pas moins connue sinon localisée. Il a fallu attendre 1826 pour que paraisse le premier ouvrage en tant que tel (un petit traité d'hydraulique) puis la fin du XIXème siècle pour que l'ensemble des dessins soit inventorié et mis à la disposition du public. Récemment, le Codex Leicester est devenu, pour trente millions de dollars, la propriété du magnat américain de la micro-informatique.

Par ailleurs, on commence seulement aujourd'hui à évaluer l'ampleur des pertes : les œuvres identifiées par tel ou tel écrit de l'époque mais jamais vues à ce jour ; en même temps que se produit, tous les ans, quelque résurrection sur laquelle bataillent les experts assistés des rayons X et des isotopes qui violent le secret des reins et des cœurs.

2. Autre grille de lecture : la psychologie

[*] Un écrivain de mes amis qui se reconnaîtra ici (K.W.), poète et géographe, porte toujours un carnet, au moins. Visitant jadis mon laboratoire en Bretagne, il notait tout : l'amplitude des marées, le nom latin du bigorneau. Six ans après, j'ai retrouvé ces indications dans une nouvelle de lui.

Comme on pose une grille sur un chantier de fouilles… Nous commencerons par évoquer, même si c'est inhabituel, l'attitude de l'homme ordinaire vis-à-vis du héros (terme général pour artiste ou autre ayant conquis la célébrité).

2.1. *De la condition de surhomme*

Que demandait-on à "un Léonard de Vinci" en son temps, que lui demande-ton aujourd'hui ? Certainement pas la même chose. En son temps, les demandeurs étaient divers : les dirigeants voulaient des ponts, des balistes, des canaux d'assainissement (et LV devait bien en réaliser de temps en temps malgré … son incompétence !) ; le Prince lui-même, Médicis ou Borgia, recherchait un conseiller culturel ; les religieux et les fidèles de belles images saintes. Quoi d'autre ? peut-être moins besoin de philosophes qu'aujourd'hui. Besoin de personnages célèbres, oui, en tous temps ; aujourd'hui, on les appelle diva, superstar, champion, prix Nobel, etc. En revanche, un caractère tel que "génie universel", si prisé aujourd'hui, n'avait probablement pas cours au XVIème siècle, c'est-à-dire avant la compartimentation du savoir.

Surhomme dès son vivant, tel semble avoir été le cas. Une existence apparemment heureuse, comblée des hommes, bénie des dieux… De cour en cour, adulé des princes, LV n'a jamais manqué de travail c'est-à-dire de mécène parmi les potentats des cités-états de la future Italie, et les rois de France, et les papes. Le train de vie à l'avenant, tout une petite cour dans la Cour princière ou royale ou papale, l'atelier au sens large (espaces, moyens techniques, assistants, élèves, missions d'étude (jusqu'en Turquie ? On a aussi parlé d'Égypte). Cautionné, au moins, par une compétence incontestable en peinture, outre des portraits de saintes et de princesses il réalisait les machineries et les décors des fêtes, conseillait les militaires, donnait des expertises. J'ai oublié le musicien (interprète, pas compositeur) enchanteur. Les portraitures, nous en avons quelques-unes et, quant à tout le reste, même remarque : LV ne pouvait pas être toujours totalement inepte !

Bref, à l'époque, une stature exceptionnelle, une aura considérable même si, dans la seconde moitié de sa vie, LV a dû composer avec la génération montante, les petits jeunes comme Michel-Ange. Les biographes ne parlent pas d'ennemis, ils ne rapportent pas de ces inimitiés farouches, de ces basses mesquineries entre collègues… Le génie et la bienveillance tenaient-ils Léonard au-dessus de ces contingences ?

Un détail : l'aura considérable de LV semble attestée jusqu'à la seconde génération. C'est dire qu'elle a transgressé quelque peu les barrières de la communication humaine et cela s'écrit de la manière suivante : quelqu'un qui a connu quelqu'un qui a connu LV (lisez bien) connaît personnellement LV au même degré, LV, le rayonnement l'a touché pareillement. On trouve des anecdotes en ce sens, à propos du Christ, dans le Nouveau Testament. Serait-ce là une extension de la théorie des six poignées de mains (ou six degrés de séparation) de F. Karinthy reprise par Stanley Milgram dans son "Small world" ? Une extension à l'histoire qui énoncerait : une aura efficace peut sauter une ou deux générations et devenir ainsi déterminante dans l'établissement d'une renommée posthume ou "postérité" (selon la fragilité ou la robustesse des traces laissées).

Et le point de vue de Léonard lui-même ? Il semble que sa nature, sa mission de surhomme ne laissait pour lui, à y regarder franchement, aucun doute : la mission d'un "découvreur et interprète entre la nature et les hommes" ([14]) — une sorte de prophète.

2.2. *Le Génie, comme tout un chacun, compose avec la nature humaine.*

C'est le contemporain G. Vasari, premier historien de l'art dans ses *Vies de peintres…* (1550) qui s'exprime : LV "serait allé très loin dans le savoir et dans l'approfondissement de la culture s'il n'avait été si capricieux et si instable. Il entreprenait des recherches dans des domaines différents et, une fois commencées, les abandonnait. […] Cet ouvrage, comme la plupart de ceux qu'il entreprit, resta inachevé" ([15]). Toutefois l'on sait aussi que LV tenait la plupart de ses toiles

pour non terminées et c'est comme telle qu'il céda sa Joconde au roi de France. Toujours est-il que nombre de commandes tombèrent à l'eau et, parmi les sculptures, la statue équestre du prince Sforza est restée un grandiose projet —peut-être sauvé de la catastrophe par la nécessité des temps (fondre le bronze en canons).

Il faut ici remonter aux premières années de LV. Né hors mariage d'une paysanne et du notaire du village de Vinci (Toscane), le petit Léonard a été immédiatement séparé de sa mère pour être élevé dans la famille paternelle, sans toutefois recevoir d'éducation supérieure. Si l'université lui était réellement interdite… ou s'il l'a dédaignée, cela reste à établir. Les faits sont qu'il a été placé sans tarder chez le premier peintre de Florence ; et la contrepartie : ce n'est pas là qu'il a pu apprendre le latin (il l'a appris tout seul plus tard, tant bien que mal).

"Les défauts de ses qualités"... dirait-on. La productivité artistique et scientifique de LV a indubitablement pâti de son enthousiasme, de sa ferveur, de sa soif de vérité, de sa passion de "chercheur" en un mot ; ceci n'est pas "paradoxal" ! Au demeurant, il semble que notre autodidacte ne se prenait pas pour n'importe qui. Son célèbre autoportrait n'est pas celui d'un rigolo, même si pour S. B. Nuland (déjà cité[16]) "le visage semble celui d'un sage, toujours serein, presque auguste". On reconstituerait aussi bien un mandarin pontifiant et hypocondre, entouré d'une cour de disciples dont il aurait sodomisé les plus jeunes à la récréation, comme l'en accusent un ou deux procès. La barbe profuse qui donne allure de mage était anachronique, dit un autre spécialiste. En fait, cet autoportrait tient de l'auto-caricature ; faut-il dire : pulsion négatrice ?

Deux traits particuliers, enfin, crainte de les oublier :

— Parmi leurs mille enseignements, les *Carnets* révèlent, de manière si évidente qu'elle passe pour acquise, un esprit "en ébullition", en agitation permanente et toujours jonglant avec les niveaux d'organisation comme avec les cloisons interdisciplinaires (esprit d'association encore, doublé d'une liberté typiquement poétique.

— Dans la littérature mondiale, le genre "Carnets" (ou Journal, Notes, Souvenirs, Mémoires et autres) relève toujours d'un auto-quelque chose. Or dans les *Carnets* de LV, pas un mot des événements de sa vie, de ses réactions devant lesdits événements, de ses états d'âme ou de santé, *a fortiori* de ses relations amicales ou amoureuse. Vous ne saurez rien ! "La bête" dirait-on aujourd'hui par antithèse, la bête créatrice. Sauf erreur mienne, LV ne connaît pas la première personne grammaticale ; néanmoins s'adresse à lui parfois : en ce cas, à l'impératif ! Poussée à ce point, l'occultation de l'ego devient suspecte. Ce que Freud en a dit est bien, connu.

2.3. De l'autodidacte

On dirait que LV n'avait peur de rien, que tout était à sa portée. Sa naissance illégitime, lourd handicap à l'époque, il l'a compensée-transgressée par son dynamisme, son déploiement personnel. La conviction transpire dans les *Carnets*. À propos, "autodidacte" nous dit-on…, tout de même élève puis satellite de l'un des plus célèbres ateliers de l'époque, bénéficiant donc d'un microclimat intellectuel de choix, LV a tout de même pu glaner des mines de choses pendant son adolescence et sa jeunesse.

Autodidacte ou non, LV a bien approché les bornes d'une connaissance quasi universelle, illusion que permettait encore son époque —qui est celle, exactement, de Pic de la Mirandole, les deux hommes ayant fort bien pu se voir à Florence. Même dans les tableaux d'inspiration religieuse, le contexte est parfaitement maîtrisé, voire dépassé quand le peintre exprime une idée ou une conviction personnelle. Tel est le cas d'une première *Vierge au rocher* que les moines commanditaires ont refusée parce que Jean le Baptiste y occupait la place du Christ. (Tiens, tiens ! j'avais toujours subodoré… cet autre Essénien qui prêchait et baptisait déjà quand le Christ a commencé sa vie publique…) LV avait donc sa petite idée, là-dessus aussi, et même

plein d'idées quand, plus tard, il peint le saint avec les attributs de Dionysos-Bacchus : ceci simplement rappelé ([17]) pour attester de l'érudition du supposé "illettré", notamment de l'étendue de son arsenal symbolique ([18]).

Un autodidacte prend nécessairement allure de fouineur. Il peut aussi entretenir des relations différentes avec le savoir, un savoir qui ne lui a pas été conféré ou inculqué mais qu'il a conquis, qu'il s'est approprié.

2.4. *La multi-compétence est suspecte*

Ceci n'est que trop connu : un maître consacré dans quelque art que ce soit, s'il en vient à manifester son activité sous une autre forme, ne risque pas seulement de passer pour un aimable amateur dans cette seconde discipline, mais aussi de perdre son crédit dans la première. Sa multi-compétence est handicapante. Ceci vaut pour les temps présents mais n'avait pas cours autour de l'an 1500 où l'étendue du savoir suscitait l'admiration.

Un trait passe inaperçu des biographies, notamment celle de F. Capra, et devrait stupéfier : le fait même que LV ait produit parallèlement et les (troublants) *Carnets* et les (sublimes) *Jocondes*. Le même bonhomme mettait tout ce qu'il avait de science, qui était tout ce qu'il y avait de science à son époque et peut-être davantage, tout cela dans ses tableaux, portraits, fresques, croquis, sculptures. De ce scientisme, il se faisait même devoir en usant à son usage de l'impératif grammatical, comme il le fait souvent : "Étudie la science de l'art et l'art de la science". C'est un spécialiste (P.C. Marani, cité par D. Arasse) qui a relevé cette devise et la commente ainsi :

> Sa vraie grandeur est d'avoir su traduire en peinture ce qui lui apparaissait comme la complexité de la nature […] Dans les replis de son déchiffrement des lois de la nature, l'art fut un instrument d'analyse et de représentation, devenant par là même science. […] Tout ce qu'il a réalisé en art répond, en réalité, à la nécessité de dévoiler et de communiquer les lois de la nature plutôt que ses mystères, qu'il tenta [par ailleurs] de connaître et de résoudre." ([*]).

Inversement, bien sûr, il confiait toutes ses intuitions, croyances et convictions aux *Carnets*. Ce double procédé, je le rapporte de manière bien naïve car les planches anatomiques, entre autres, montrent assez comme les deux approches se rejoignent ; il y a aussi ces vivantes cartes géographiques à échelle variable… Vous direz que la chose n'est pas rare du tout chez les deux catégories de créateurs aujourd'hui parqués dans des camps distincts : les artistes et les chercheurs (voir *Jardin* à propos de Giacometti) ; seulement voilà, le phénomène est révélé avec une intensité extrême chez LV.

C'est le même bonhomme qui portraiturait le Christ dans les plus riches monastères ou églises, qui griffonnait des hélicoptères et qui disséquait plus que n'importe quel professeur d'anatomie de la ville. Léonard a immortalisé le regard de la belle Lisa (lequel, soit dit entre nous, est parfaitement louche, pour le moins) et, par ailleurs, a coupé en tranches fines des dizaines d'yeux (par un nouveau procédé d'inclusion) et décortiqué des dizaines de crânes pour en savoir plus sur la vision. Ce faisant, néanmoins, l'anatomiste minutieux confirmera dans son interprétation le pouvoir proprement spirituel de l'œil...

---

[*] De la science à l'art ou inversement…, ceci reste évidemment un point chaud dans la critique moderne. Umberto Eco va jusqu'à l'antimétabole assassine —et facile— dans la citation donnée au début (1.2.) : "Il mettait de l'art dans sa science mais était incapable de mettre de la science dans son art". Une telle férocité ne se comprendrait que de la part d'un amateur mal dégrossi en histoire et esthétique, ce qui n'est assurément pas le cas.

Découlant de cette versatilité suprême, une authentique confusion de genres, et non sans conséquences, a pu passer inaperçue. Sans doute LV peint-il comme il pense, c'est-à-dire que l'on retrouve dans ses œuvres l'expression de ses propositions écrites. La réciproque a-t-elle été remarquée ? LV pense comme il peint ! Ce faisant, il met en place mots et notions (au lieu de touches de peinture) de telle manière que le lecteur les traduise et les assemble (également en toute inconscience) de manière à produire par association des effets intéressants, des relations nouvelles. (Question pratique, immédiate et gênante : Léonard applique-t-il le *sfumato* dans ses Carnets ?). Cette proposition reste à affiner, l'essentiel étant peut-être que LV, peintre illustrissime et penseur inconnu, peut constituer un cas d'école (encore !) pour une confrontation des deux modes d'expression chez un artiste ; avec cette particularité que le peintre conservait son droit professionnel au mystère (les clefs, la symbolique, les repentirs, etc.) tandis que l'écrivain, n'écrivant que pour lui, se devait de rester totalement sincère.

On parlera plus loin des êtres doubles ; ce qui apparaît ici est une double vie. Les artistes de cette trempe seraient tantôt les interprètes de la nature à l'usage du public, et c'est en cette qualité qu'ils accomplissent leur œuvre, telle est leur vie publique ; tantôt ils recherchent pour eux-mêmes, dans leur arrière-boutique, les lois d'un monde plus secret.

2.5. *De la faculté d'association*

Imagination, inspiration, sensibilité… Les êtres dont nous parlons se voient couramment attribuer certaines caractéristiques ou aptitudes psychiques surdéveloppées. Dans le cas de LV et sans avoir pu examiner ni sa boîte crânienne ni son cerveau (ceci n'est pas folie ! En 2010, l'exhumation a été envisagée à Amboise), je parierais qu'il y a quelque chose à chercher du côté des aires associatives.

Comment Montaigne aurait-il qualifié la tête de Léonard ? Bien remplie, bien faite… Pas de doute pour le premier point. Sur le second, quelque prédisposition à une pratique hâtive de l'association ? Puissante associativité du néocortex ! Puissante association, quand tu nous tiens… Quand, prenant le pas sur les autres processus, faisant feu de tout bois —ressemblances comme différences— tu prends force d'argumentation et nous conduis à l'invention comme à l'aveuglement…

Cette faculté assiste admirablement Léonard en ce que l'on appellera plus tard anatomie comparée ; de même quand, rapprochant aérodynamique et hydrodynamique, il découvre (peut-être) la turbulence ; quand, architecte princier ou royal, il conçoit de nouvelles villes comme des organismes vivants. Pour ce qui est de la puissante analogie, par transformation d'échelle, entre microcosme et macrocosme, disons qu'elle a déjà beaucoup fait parler ; en voici une expression pas trop ressassée : la démonstration d'un "esprit de croissance" de la Terre (encadré de la page suivante).

Les discours de cette sorte, se voulant persuasifs tout en restant poétiques, sont de celles qui posent irrévocablement le problème à la fois logique et neurobiologique de la finalité même de l'association. Car pour que deux éléments, au minimum deux bits d'information peut-être, soient "associés" de quelque manière que ce soit, c'est bien que "quelque chose" d'autre —un troisième élément, un champ, une force, un modèle… le vocabulaire est riche— incite au rapprochement. La finalité de l'association, osons (*audemus*, disaient Spinoza et Kant), osons y penser car il y a tabou. Voyez ce que déclenche "finalité de l'évolution"…

2.6. *Encore un être double !*

Un être double, on nous le dit assez souvent et on le dit aussi de tant de grands hommes... Ces gens-là souffrent-ils d'une contradiction interne ? Il faut toutefois imaginer que, si on le dit pas des petits hommes, je veux dire les gens ordinaires, cela peut être parce que l'on ne parle pas

autant d'eux (pourtant, au sein de cette engeance modeste, on se dit assez souvent "Mais tu es contradictoire !"

Un esprit de croissance anime la Terre (Codex Leicester[19])
ou : la méthode associative de Léonard

Le texte (avec emplacement des alinéas dans "La méthode")
► Rien ne naît où il n'existe ni fibre sensitive ni vie rationnelle. ► Les plumes poussent sur les oiseaux et se renouvellent tous les ans ; le poil pousse sur les animaux et change chaque année sauf en certaines parties comme la moustache des lions, des chats et créatures de même espèce. L'herbe croît dans les prés, les feuilles sur l'arbre, et chaque année elles se renouvellent en grande partie. ► Nous pouvons donc dire qu'un esprit d'accroissement anime la terre ; ► sa chair est le sol ; ses os sont les stratifications successives des rochers qui forment les montagnes ; ses cartilages sont le tuf ; son sang, les eaux jaillissantes ; la marre de sang qui se trouve autour du cœur est l'océan. Son souffle se traduit par l'élévation et l'abaissement du sang dans le pouls, comme pour la terre le flux et le reflux de la mer. La chaleur vitale du monde est le feu, infus par toute la terre, et son esprit créateur réside dans tous les feux qui sur divers points du globe s'exhalent en sources thermales, en mines de soufre et en volcans, comme le mont Etna en Sicile et en plusieurs autres endroits.

La méthode (même découpage)
►Un aphorisme "au culot" (trop vague pour être argumenté), qui sert à la fois d'introduction et de postulat Variante : *Rien ne peut naître en un endroit dépourvu de sensible, de végétatif, de rationnel*
►Balayage du monde sous la forme d'un survol de tout ce qui pousse ([1])
plumes […] ; *cheveux* […] ; *herbe* […] ; *feuilles* […] ; *arbres* […]
► La thèse : *La Terre possède un esprit de croissance.*
► La démonstration, exposé spatiotemporel plutôt que rhétorique, une succession d'analogies.
La chair de la terre = le sol ; ses os = la disposition des roches ; ses cartilages = calcaire, tuf ; son sang = les ruisseaux ; la flaque de sang autour du cœur = l'océan ([2]) ; la respiration, la pulsation sanguine = les marées ; la chaleur de l'esprit du monde [?] la chaleur vitale = feu intérieur, chaleur géothermique ; l'esprit créateur [ailleurs : l'âme végétative de la Terre] = les feux qui s'échappent des mines et volcans.

_____
([1]) Cf. : étymologie grecque de "nature" : PHUsis, ce qui croît.
([2]) Une découverte manquée : la circulation sanguine (si l'étape de la ressemblance sommaire avait été dépassée). Léonard dit ailleurs que les vaisseaux se séparent du cœur comme les branches du tronc. Dommage…

Vient de paraître un "Léonard de Vinci" par Fritjof Capra. Bonne occasion de renouer avec le physicien autrichien américanisé, auteur du *Tao de la physique* (1975) traduit en français il y a trente-cinq ans ([20]). Docteur en physique, ouvert au mysticisme puis aussi à l'écologie et au globalisme, il était allé interviewer puis visiter moins formellement, dans les années 70, un autre physicien ouvert à ce que les brutes épaisses appellent "spiritualité", illustre au premier titre et inconnu au second, j'ai nommé Werner Heisenberg. Lequel Heisenberg était allé, quarante ans plus tôt, se documenter auprès de Rabindranath Tagore dans son l'ashram. Anecdote, sourions, des hommes à l'esprit plus aérien volettent parmi nous… Bref, l'ouvrage de F. Capra est stimulant et enrichissant à souhait, au demeurant une hagiographie plus qu'une monographie. L'auteur prend soin, au début, de citer son devancier S. Bramly : "Tout semble double en Léonard". La lecture s'annonce donc captivante mais, par la suite, pas l'ombre d'une ambiguïté ni dans la vie, ni dans l'œuvre. Le génie universel, c'est dit !

Or Léonard *est* l'ambiguïté même et c'est là ce qui en fait un sujet de choix pour l'époustouflante synthèse que je n'écrirai plus maintenant, dans laquelle il aurait côtoyé Napoléon, Dickens, tel défenseur des Droits de l'Homme qui était un beau salaud, et tant de copies du modèle Jekyll-Hyde... De ces gens qui assument, à travers le raffinement des capacités humaines, l'universelle binarité à laquelle ils ne sauraient échapper ([21]). D. Arasse (ouvrage cité, p. 61) insiste sur la fécondité d'une telle personnalité :

> La puissance novatrice de ses propositions et de ses "démonstrations" tient à ce que deux formes de pensée, radicalement étrangères alors l'une à l'autre, y coexistent. Formé au savoir faire "cas par cas" de l'atelier [du maître Verrocchio], autodidacte universel dans le domaine de la science théorique, Léonard se comporte en "pie intellectuelle" (M. Kemp) et ses avancées les plus remarquables tiennent parfois de ce bricolage qui caractérise la pratique d'une pensée "primitive" —au sens où les primitifs ne sont pas toujours les attardés, ce sont aussi ceux qui découvrent […].

Nous n'en oublierons pas pour autant le Léonard moyenâgeux, superstitieux, obscurantiste… On trouve dans les *Carnets* des chapitres de fables, de prédictions apocalyptiques, de ces incongruités aussi qui vous envoyaient droit au bûcher. Ce Léonard qui perçait les mystères de la création, qui peignait dans des attitudes prosaïques les personnages les plus saints, qui professait un peu tout, il aurait bien pu être traduit au tribunal de l'Inquisition. Au fait, en l'an 1497, était-il à Florence ou ailleurs quand Botticelli dut jeter ses toiles sur le bûcher allumé par Savonarole ? Mais Léonard, quelque peu Raspoutine, était protégé par sa qualité de peintre de la cour, peintre du Prince.

Au demeurant et pour en terminer sur les êtres doubles, nous, philosophes sauvages, savons bien qu'il n'est point de contradiction dans la nature humaine, qu'il y a seulement des oppositions dynamiques entre les multiples fonctions du Moi. Et que lesdits artistes, du funambule au philosophe (sauvage), créent plus que d'autres la surprise parce qu'ils sont, thermodynamiquement parlant, therrrrrrrrmo-DYynaMIiquéMENT dirait Salvador Dali, plus loin de l'état d'équilibre.

3. Cloisons du savoir, cloisons de papier

Ce sera court et sans ambages : êtes-vous (vous-même, pas Léonard) pour contre l'unité du savoir ? En effet, de cette prise de position dépend le regard que l'on pose sur le maître et son œuvre ; question de grille, encore.

La position de LV lui-même est claire. Au titre des ses "indifférences royales", écrit Paul Valéry ([22]), LV n'a aucun égard pour "nos distinctions scolaires entre l'œuvre scientifique et la production artistique. Il se meut dans tout l'espace du pouvoir de l'esprit". On peut illustrer cette attitude par une citation adorable : "Le poids d'un petit oiseau qui s'y pose suffit à déplacer la Terre." ([23]). Ceci est énoncé doctoralement (le célèbre autoportrait vous regarde !), il s'agit de poids, donc de mécanique, donc de "mathématiques", on ne plaisante pas. Et sous-jacent mais parfaitement visible, le principe de cohésion-globalisme-solidarité-unité…, au-delà du mesurable. Et pour la poésie, c'est irrésistible !

Oui, la position de LV est explicite. C'est un "unitaire", un "unitariste" (mais ces mots ressortent de la théologique) et il le manifeste à plusieurs propos. Tout d'abord (1) celui de l'unité du monde, un vieux principe autant viscéral que rationnel, mais ce n'est pas tout. Il y a aussi (2) la structuration de ce monde en parties et le rapport desdites parties à la totalité, un rapport assez mystérieux d'identité. **"**La partie garde toujours en elle quelque chose de la nature du tout. […] Toute partie tend à se réunir à son tout, pour échapper ainsi à sa propre

imperfection" ([24]). Et puis (3) les innombrables équivalences de forme et de fonction qui s'exposent dans la nature. Sauf oubli de ma part, ces trois aspects rendent compte d'un "unitarisme" qui inspire tous les Codex. De cette conviction profonde LV tire aussi sa méthodologie, une méthodologie évidemment unique et commune à tous les arts (au sens latin) qu'il pratique, de la peinture religieuse à l'hydraulique et à l'armement militaire.

Ainsi, lecteur, ou bien vous êtes "pour" et pénétrez le monde de LV pour mieux le comprendre (et l'apprécier, c'est votre affaire), ou bien vous êtes "contre" et démontrerez alors l'erreur, les erreurs du maître.

Telle est la troisième clef. Une observation seulement, de caractère anecdotique, est à ajouter. Nous avons vu que les plus grands artistes et chercheurs voisins et contemporains de Léonard étaient ses amis. À propos des chercheurs, il faudrait préciser : médecins, mathématiciens certes, mais peut-être pas le genre "philosophe". On ne trouve aucune mention, en effet, d'éventuelles relations, discussions, divergences même avec des contemporains et voisins comme Marsile Ficin ou Pic de la Mirandole. Qu'en fut-il, au moins, de Machiavel puisque que tous deux ont été collègues sous les ordres de quel Prince fameux, César Borgia ? K. Clark dans son incontournable biographie ([25]) donne les deux hommes comme amis intimes. Et Botticelli "pour qui il eut une amitié particulière" dit P. Vulliaud ? D'autre part, grand silence sur l'académie Dei Carrigi fondée dans ces années, à Florence même, par Cosme de Médicis, mécène de LV. Cinq siècles après, l'impression inévitable est que LV cultivait ses idées maîtresses en solitaire.

4. Un philosophe ?

4.1. Carnets en mains

Depuis que les Carnets ont acquis une certaine audience, celle-ci s'attache à conférer ou bien contester à Léonard la qualité de philosophe ; dans les deux cas, la démonstration peut se montrer plus énergique que rigoureuse. Voici le verdict de D. Arasse ([26]) :

> Si Léonard a été incontestablement un "penseur", il n'a pas été un "philosophe". […] Tout au plus un philosophe au sens que l'époque donnait au terme : un savant en "philosophie naturelle", un maître ès sciences de la nature".

Non qu'une double dévotion à la mémoire du maître et au prestige de ce que l'on appelle philosophie m'impose de réagir, une élémentaire méprise doit être rectifiée et, Carnets en main, la chose est aisée. Dans ce millier de pages, comme on l'a dit ([1]), on ne trouve pas seulement des figures, des gribouillis de légendes et des remarques. On rencontre aussi des paragraphes et des pages de texte de dont la portée est parfaitement "philosophique" au sens commun —voire au sens dépréciateur de : "tout ça, c'est de la philosophie". K. Clark encore, en des termes qui ont dû surprendre il y a cinquante ans, y voyait "l'un des témoignages les plus considérables que nous ayons de l'activité cérébrale d'un être".

Dans ceux de ses écrits qu'on ne peut désigner autrement que comme philosophiques —un cahier, au moins, a été intitulé comme tel par les éditeurs— Léonard use de l'analogie, de la métaphore, de la généralisation et autres procédés d'intimidation, il en joue plus fort que les meilleurs (les pires ?) métaphysiciens. Il semble parfois se laisser porter et emporter par les croyances-passions profondes évoquées plus haut, et il vole alors dans les nuées quand les métaphysiciens de métier pataugent dans les concepts.

Faisons parler l'avocat du diable :

— Tout cela est-il bien sérieux ? où mènent ces élucubrations ? Voyons ! il suffit de caser dans une proposition deux ou trois des termes parmi les six suivants, chers à Léonard : vie, monde, Terre, moteur, chaleur, mouvement. Une fois sur deux, la proposition sera argumentable dans le contexte des connaissances de la fin du XVème siècle, un singe vous ferait cela au prix d'une banane (conclusion : Léonard ne fait pas pire qu'un autre) ; quelquefois aussi, cette proposition évoquera une relation formulée dans les siècles suivants avec plus d'exactitude (conclusion : LV précurseur !).
Fiasco pour l'avocat diabolique, il vient de se couper ! Effectivement, les philosophes patentés ne procèdent pas autrement, leur logique est aussi vacillante, ils ne font guère mieux. La différence réside, sans conteste, dans la présentation : en deux mots, LV ne pratique pas le discours philosophique. Différence de degré, tout au plus différence de genre !

Le même D. Arasse (p. 87) qualifie la pensée scientifique de Léonard de science "à l'état sauvage"… Vous avez-dit "sauvage" ? Sauvage comment ? Coïncidence, la personne même de LV justifie l'emploi de cette épithète, nous allons y revenir.
— Tout de même, objectez-vous, si un personnage aussi illustre que Léonard de Vinci était un philosophe, cela se saurait, cela s'enseignerait dans les manuels !
Eh bien, pour achever de vous troubler, du moins je l'espère, voici un extrait surprenant, certainement l'un des plus denses et des plus fumeux, les deux ensemble si j'ose dire (encadré, deux pages plus loin).
De ce concentré de dynamite, chacun sélectionnera, interprétera et conclura à son gré. Pour ma part, loin de conclure, je me bornerai à coucher, noir sur blanc, *de quoi LV veut traite*r en ces lignes, et cela est déjà considérable.

Délirant pour son époque et vraiment passible du bûcher, téméraire encore pour la nôtre, LV s'en prend ici aux fondements, aux sous-fondements si cela existe, de la physique et de la métaphysique conjointement. Oui, dans ce concentré de dynamite il n'y a rien moins que :
— des concepts "mathématiques" (au sens actuel) : partie et tout, divisibilité (voir au tout début : point 1.2, fin), et ce zéro dont l'usage en tant que chiffre et que nombre était relativement récent pour l'Europe ;
— une triade "néant/ rien/ vide". Là où physique et métaphysique se rejoignent… De nos jours, les trois termes ne sont pas synonymes, tant s'en faut, mais qui saurait les définir dans une même grille et sans autoréférence ? Or ils se trouvent ici associés sous des caractères et par des relations dûment définies ; d'autres pages de carnets viennent étayer le système (*Codex atlanticus*, 289, en particulier). "Dûment définies" mais pas moins impénétrables pour moi, je ne comprends pas ni ne puis suggérer comment cela s'organise, comment cela "fonctionne" ! Peut-être de vrais spécialistes l'ont-ils fait ou le feront-ils. Peu importe, il n'a jamais été exigé d'un philosophe, sous peine de déchéance, d'être explicite et compréhensible.
— une dimension temporelle qui est résolument linéaire et, de ce fait, une autre triade passé / présent /futur. À plusieurs reprises dans cette même note, LV répète ou module telle ou telle caractéristique temporelle, ouvrant la porte à tous les contresens. Ce qui est dans le passé et dans le futur ou bien entre les deux et ne tenant rien du présent... Comme sur le point précédent, d'autres Codex apportent d'autres éléments.
— comme un pont jeté entre les deux nuages ci-dessus, disons l'être et le temps. Cinq siècles avant Hegel et cent fois plus court, ce qui ne simplifie nullement le problème ;
— il y a…, il y a enfin des domaines (?, je risque ce mot pour ne pas dire "machins") présentés comme fondamentalement distincts tels que : les choses possibles, l'impossible, le temps, le langage. Et plus fort que tout, des relations, sinon communications, entre ces termes. Je m'explique. En notre début de XXIème siècle, les physiciens les plus trapus imaginent un univers à onze dimensions ou plus ; les meilleurs auteurs de science-fiction donnent vie à ces

constructions mentales… ; mais qui saurait pratiquer le niveau de conceptualisation supérieur permettant, par exemple, de situer le néant par rapport au temps, le langage par rapport au possible ? Or c'est là ce que fait ou tente de faire LV.

Et c'est en ces termes —ceux de l'encadré de la page suivante— que le peintre le plus cher du monde (en l'an 2000) traite (en l'an 1500) de "l'être du néant" (dans l'encadré : *l'essere del nulla*) sous les aspects de l'essence et de la puissance, distinction toute aristotélicienne. Encore une fois, un philosophe de métier ne fait pas mieux ou pas pire. Léonard grand sorcier ! Lui connaître le temps et l'existence "des choses qui n'existent pas". À moins que ce ne soit encore un fou génial. Décidément, les fous géniaux sont nombreux et les siècles suivants l'auront bien confirmé ; disons : auront bien confirmé que, pour être génial, il faut être un peu fou.

Si l'on exclut que LV écrivait ces notes par plaisanterie, pour se distraire lui-même, il reste concevable (1) qu'il voyait vraiment beaucoup plus loin que tout le monde sur toutes ces choses, (2) qu'il rêvassait ou délirait en écrivant, (3) qu'il savait figer sur papier ses pensées "à l'état natif" comme je l'ai dit à propos de Paul Valéry, (4) qu'il bluffait vis-à-vis de lui-même, (5) qu'il bluffait à l'intention de lecteurs imaginaires (lecteurs de ces carnets intimes qu'il ne montrait jamais).

Autre explication, rigoureusement logique sinon plausible, LV avait accès à un "monde divin" et aux vérités supra-humaines ; ceci par divination reçue à titre personnel ou bien acquise au terme d'une recherche ésotérique partagée et qui serait demeurée totalement inconnue des historiens. Et nous avons fait le tour.

4.2. L'enfant sauvage

Le paradigme célèbre de Lucien Malson n'a pas encore été appliqué, sauf erreur, à LV. Voici l'affaire.

Comme Tarzan dans la jungle privé d'une enfance civilisée, notre Toscan a été privé de la forme d'éducation classique et universitaire, celle qui seule donnait alors accès aux castes intellectuellement supérieures. Il a dû compléter tout seul par la suite : découvrir les déclinaisons latines, se constituer pour son seul usage un dictionnaire scientifique toscan de 9 000 entrées ([27]), etc. Cette auto-formation s'appliquait à la philosophie : livré à lui-même, l'enfant sauvage a retrouvé tout seul les grandes interrogations de l'homme devant le monde et devant lui-même. Un scénario identique avait été conçu dans un "conte philosophique" (typiquement cela) d'Ibn Tufayl au XIIème siècle ([28]) abandonné encore vagissant sur une île, allaité par une gazelle, Hayy découvrira progressivement tout le patrimoine intellectuel de l'humanité jusqu'aux catégories d'Aristote et la nécessité de l'existence de Dieu. Pour sa part, LV s'est constitué une palette de concepts, il entretient un lot d'interrogations, il confronte les lois à ses observations et expériences, il n'hésite pas à contester le savoir livresque. La force de la curiosité : on n'a peur de rien ! LV met tout en cause, "il n'y a pour lui ni grandes, ni petites questions, tout semble exciter également son appétit de connaissance" dit encore Valéry.

Savoir si le résultat équivaut à un traité de philosophie, c'est ce qui va être examiné dans la section suivante, après une incidente des plus troublantes…

… Que dans une fiction comme dans la réalité, un *Homo sapiens* isolé de tout environnement culturel déploie mentalement, de lui-même, les instruments caractéristiques (concepts, questions, méthodes) indispensables au travail philosophique, c'est là un solide indice de la préexistence de ces instruments, de *l'immanence, dans la nature, d'une philosophie de la nature*. Rien moins ! De même que le paradoxe de la flèche a été découvert au ~ Vème siècle par Zénon et au ~IVème par Hui-Shi puis Tchouang-Tseu : point besoin de caravanes insoupçonnées entre la l'Occident et la Chine, il s'agit en chaque lieu d'un processus naturel de l'évolution de la pensée. Simple remarque en passant, n'est-ce pas ?

De l'existence du néant

Une "spéculation" de Léonard de Vinci ([29])

Le texte

… Infra le grandezze delle cose che sono infra noi l'essere del nulla tiene il principato, e l'suo ofitio s'estende infra le cose che non ano*** l'essere, et la sua essentia risiede apresso del tiempo infra 'l preterito e 'l futuro, e nulla possiede del presente. Questo nulla à la sua parte equale al tutto, e 'l tutto alla parte, e 'l divisibile allo indivisible ; e tal somma produce nelle sua partitione come nella multiplucatione, e nel suo sommare quanto nel sottrare, come si dimostra apresso delli aritmetici dello suo 10°carattere che rappresenta esso nullo ; E la podestà sua non si estende infra le cose di natura.

Quello che è dello niete, si ritrova solo nel tempo e nelle parole ; nel tempo si trova infra 'l preterito e 'l futuro, e nulla ritiene del presente, e così infra le parole delle cose che si dicono che non sono, o che sono impossibili.

Apresso del tempo e' nulla risiede infra 'l preterito e 'l futuro, e niente possiede del presente, e apresso di natura e' s'accompagnia infra le cose impossibili, onde per quel ch'è detto e' non à l'essere ; Inperochè doue fusse il nulla, sarebbe dato il vacuo.

Analyse

On distingue par trois procédés typographiques :
— **en gras** : où il est question de *nulla* (disons : néant) et de *niete* (rien
— soulignés : caractérisation de ces *nulla* et *niete* ;
— *en italiques* : dimension temporelle en termes de présent/passé/futur

… Infra le grandezze delle cose che sono infra noi l'essere del **nulla** tiene il principato, e l'suo ofitio s'estende infra le cose che non ano*** l'essere, et la sua essentia risiede apresso del tiempo *infra 'l preterito e 'l futuro, e nulla possiede del presente.* Questo nulla à la sua parte equale al tutto, e 'l tutto alla parte, e 'l divisibile allo indivisible ; e tal somma produce nelle sua partitione come nella multiplucatione, e nel suo sommare quanto nel sottrare, come si dimostra apresso delli aritmetici dello suo 10°carattere che rappresenta esso nullo ; E la podestà sua non si estende infra le cose di natura.

Quello che è dello **niete**, si ritrova solo nel tempo e nelle parole ; nel tempo si trova *infra 'l preterito e 'l futuro, e nulla ritiene del presente*, e così infra le parole delle cose che si dicono che non sono, o che sono impossibili.

Apresso del tempo e' **nulla** risiede *infra 'l preterito e 'l futuro, e niente possiede del presente*, e apresso di natura e' s'accompagnia infra le cose impossibili, onde per quel ch'è detto e' non à l'essere ; Inperochè doue fusse il nulla, sarebbe dato il vacuo.

Proposition de traduction ([30]) établie avec l'aide de C. Lenzi Grillini (Florence)

… Dans l'immensité des choses qui nous entourent, l'existence du néant est de première importance ; sa fonction s'étend sur ce qui n'a pas d'existence et son essence se situe, dans le temps, entre le passé et le futur, sans rien avoir du présent. De ce néant, la partie est égale au tout et le tout à la partie et ce qui est divisible est égal à l'indivisible, sa division comme sa multiplication donnent la même chose, et il en va de même pour l'addition et la soustraction, comme les mathématiciens le démontrent avec leur dixième chiffre qui est la représentation de ce néant. Enfin, la puissance du néant ne se manifeste pas parmi les choses qui appartiennent à la nature.

Ce qui appartient au "rien", on le trouve seulement dans le temps et dans les mots, car dans le temps on le trouve entre passé et futur et il n'a rien du présent, de même qu'il se trouve parmi les paroles des choses que l'on dit, mais qui n'existent pas ou qui sont impossibles.

En ce qui concerne le temps, le néant se situe entre passé et futur sans rien tenir du présent ; dans la nature, il accompagne les choses impossibles, ce pourquoi on dit il n'a pas d'existence parce que là où le néant se trouve, on doit avoir le vide.

5. Un système philosophique ?

LV philosophe donc, pour ce que vaut ce mot. Ceci supposé admis, tous les philosophes ne conçoivent pas un système, même si leurs émules s'échinent, par la suite, à le faire pour eux. Eh bien, eu égard à la diversité des sujets qu'aborde notre génie universel, il est intéressant d'établir si LV nourrissait un vrai système philosophique : structuré, organisé, hiérarchisé, etc. ? Reprenons la citation interrompue de D. Arase (pp. 31 puis 61) et poursuivons :

> Plus profondément, si Léonard n'a pas pu être un "philosophe", c'est que, sans même parler de système, il n'est jamais parvenu à construire le moindre traité, même si ses projets, conduits à terme, auraient constitué une somme d'environ cent-vingt volumes. Autrement dit, si Léonard a des pensées, il n'a pas de pensée (systématiquement organisée).
> […] Il n'a pas appris à penser de manière abstraite […].

Remarquez, à nouveau, la férocité : elle inciterait le lecteur à apostropher le critique : "Et la tienne de pensée, mon pote, elle est bien systématiquement organisée ?" Ceci dit et oublié, il reste qu'un tel point de vue est indéfendable, au motif principal qu'aucun des termes n'est défini. Quelle différence entre un penseur et un philosophe ? Qu'est-ce que la philosophie naturelle (il y en a beaucoup), qu'est-ce qu'une pensée systématiquement organisée ? Qui sait et auprès de qui apprendre à penser de manière abstraite ? Si LV avait écrit ses cent-vingt volumes, le créditerait-on plus légitimement d'un système ? Tant de philosophes consacrés, sans en avoir écrit dix, ne laissent que des bribes de système sur lesquels s'échinent leurs thuriféraires !

Non, en l'état actuel du langage verbal, on ne peut être aussi tranché en matière de système, il n'y a de différences que de degrés entre des systèmes plus ou moins explicites —combien de "vrais" philosophes ont-ils pris la peine d'aligner trois axiomes et cinq théorèmes en quelques pages ?— et plus ou moins bancals : systèmes un peu ouverts, pas complètement fermés, adhérant mais pas toujours au principe d'identité, etc. ([31])

Ce serait donc un beau sujet pour une thèse que d'établir, à la place de Léonard, son système philosophique. Non, ce n'est pas moi qui m'y essaierai, il a bien été annoncé au départ que je ne proposerais qu'un "mode d'emploi". Mode d'emploi qui, en cette section 5 et dernière, se doit de recenser les composants dudit système, notamment les principes (présumés) que, non seulement une thèse mais toute… "pensée organisée" doit être en mesure de discuter.

Les grandes lignes de la pensée de Léonard
selon S.B. Nuland (ouvrage cité, p. 134)

► Se tourner vers la nature pour comprendre l'être humain.
► Seules l'observation et l'expérimentation ans préjugé peuvent percer les mystères de la nature.
► Chez l'homme, les possibilités de comprendre sont illimitées. ([32])
► Il existe une unité entre tous les éléments de l'univers.
► L'étude de la forme est fondamentale mais la clef du savoir réside dans l'étude du mouvement et de la fonction.
► L'examen des forces et de l'énergie mène à la vraie connaissance des mécanismes naturels.
► Le savoir scientifique doit pouvoir se résumer en principes mathématiques démontrables.
► L'ultime question à poser, lorsqu'on veut percer les mystères de la vie et de la nature, est non pas tant *comment* que *pourquoi*.

Mais au fil de l'ouvrage cité sont énoncés bien d'autres principes qui me semblent aussi puissants ; peut-être l'auteur les tient-il pour synonymes ou corollaires. En voici quelques-uns, également in texto :

- Des courants d'énergie traversent l'homme et l'animent sans cesse, comme ils animent la nature (p. 65). *Aujourd'hui, on pensera immédiatement à la néguentropie qui grignote sur le Second Principe…*
- Chaque chose est partie du tout, [… il y a] un lien direct entre l'évolution du monde et celle du genre humain (p. 133).
- … les bases d'une théorie évolutionniste (pp. 139, etc.).
- L'homme, microcosme de l'univers (pp. 136, etc.).

Il convient donc d'identifier les composants principaux d'un "système du monde", comme cela se disait, léonardien. Nous disposons pour cela, à portée de main, d'un point de départ établi par le même S.B. Nulland —un historien de la médecine très connaisseur ès Renaissance, il était temps de le dire. Les termes de cet auteur sont reproduits textuellement dans l'encadré ci-dessus, à ceci près que des alinéas sont insérés pour faire apparaître une liste. Examinez-la, je vous prie ; après quoi, stimulé par ce tableau précieux, je me permets les additions ou commentaires qui suivent.

Il y a effectivement des principes

Non pas des principes moraux visant la conduite de l'homme, mais des principes physiques régissant le fonctionnement du monde ; et des principes physiques de la meilleure tradition, une tradition qui ne sera instituée qu'un siècle plus tard par Kepler et Galilée, qui sera poursuivie par Descartes, Huygens, Spinoza, Leibniz, Newton... J'insiste : Léonard les exprime en bonne et due forme sur le ton magistral qu'on lui connaît. En voici trois (omis par Nuland) :

— (pour mémoire) principe de causalité : implicite partout, quelquefois explicite ;

— principe de moindre action : "Quoi que fasse la nature, personne ne peut le faire avec les mêmes moyens par un plus court chemin. Les causes étant données, la nature accouche des effets par les plus courts chemins possibles ([33]). Ici, plusieurs malentendus sont à dissiper. (1) Il ne s'agit pas du "principe d'économie", qui est celui du rasoir d'Ockham. (2) Ce sont Fermat, puis Maupertuis, qui en ont donné des expressions physiques quantitatives. (3) Le principe suivant menace d'empiéter…

— un principe dit de nécessité, répété sous des formes mais aussi des acceptions différentes. Voici tout d'abord la présentation en majesté : "La nécessité est maîtresse et nourricière de la nature. Elle en est l'initiatrice, le frein et la règle éternelle" ([34]). Ce qui se traduit, en pratique, par "La nature tend à accomplir tout acte par la voie la plus brève" ([35]), c'est-à-dire le principe précédent. Mais il y a aussi des expressions développées ; en voici la plus complexe, sur le ton vaticinant, dans laquelle se trouve absorbé le principe de causalité :

> Ô merveilleuse nécessité, toi dont la raison suprême oblige tous les effets à dériver directement de leurs causes : toute action naturelle t'obéit par la voie la plus brève en vertu d'une loi suprême et irrévocable. ([36])

Unité, cohésion et plan sous-jacent de l'univers

Le monde comme mise en œuvre d'une machinerie physique sous l'effet d'une puissance... Difficile de distinguer ces termes et de les ordonner. D. Arasse (p. 16), encore, le fait de la manière suivante : "La conscience d'une dynamique inscrite au cœur de la création, à la fois mouvance matérielle irrésistible du macrocosme et énergie spirituelle inaliénable du microcosme, est au centre des pensées et de l'art de Léonard. Cette intuition est d'abord celle,

fondamentale, de l'unité du monde (et de l'homme, *pars mundi,* dans et avec le monde) comme incessante transformation."

Il y a aussi ce *primum motu, un* concept classique qui reste particulièrement mystérieux chez LV ([37]).

Le mouvement

Autre leitmotiv. Cette notion en coiffe plusieurs autres : le changement, la transformation, le déterminisme physique… Dans l'édition anglaise des Carnets, un chapitre XIX "Mouvement et pesanteur" occupe 113 pages. Quant aux illustrations, le mouvement y est implicite, parfois explicité en légende de croquis. Comme F. Capra le fait bien observer, plus que représentations graphiques, ce sont des interprétations animées, des reconstitutions en termes de mécanique et de structures.

LV parle du temps, ce qui restait rare à son époque. Et ne voit-on pas sur ses peintures qu'il y pense beaucoup ? Plus que les choses et les êtres, il peint leurs changements, il les révèle en tant que mouvements et, dans la dimension temporelle, en tant qu'instant —ce sur quoi il a ses idées, comprenne qui pourra : "L'instant n'a pas de temps, car le temps est formé par le mouvement de l'instant et les instants sont les termes du temps" ([38]).

On peut dire aussi que du principe de mouvement sont issues : pesanteur, impetus et force ([39])… ; si la Force elle-même, "puissance spirituelle, immatérielle et invisible" n'est pas un principe ([40]).

La nature

Le premier des aphorismes relevés par Nuland (encadré p. 17) est aussi puissant que beau. La pensée de LV colle à la nature comme sa raison colle à l'expérience, elle y cherche le pourquoi des choses, elle y recherche même le propre de l'homme. C'est sans doute ce que l'on appelle une philosophie de la nature (quand il faudrait dire "philosophie par la nature"), en tous cas, ce n'est pas la philosophie académique qui, elle, colle… aux concepts. Coller à la nature, pas aux livres, c'est implicite chez LV et ce sera explicite, un siècle plus tard, chez Francis Bacon : la nature par l'observation et l'expérience. (Sur la démarche rationnelle mise en jeu, voir encore dans le *Jardin* les citations de LV sous l'entrée EXPÉRIENCE.) Une autre une idée-force : La nature créatrice et destructrice (ajoutons : comme nombre de divinités) :

> La nature, capricieuse et se plaisant à créer et produire une continuelle succession de vies et de formes dont elle sait qu'elles concourent à l'accroissement de sa substance terrestre, est plus prête et prompte à créer que ne l'est le temps à détruire ([41]).

Le sens de la vie. Entendez : goût, passion, ferveur, admiration, obsession, … *la vie* de la vie, "le don de la vie et la beauté du monde ([42]). Toute l'œuvre de Léonard est un Éloge de la vie. On n'a donc jamais parlé de "biophilie" ? LV ose montrer la vie, en traiter "en tant que telle" dirait-on (pour la distinguer de ses créations, de ses produits). Parce que Léonard est habité par le *moteur* ou *l'esprit* ou la *force* de la vie : par *l'amour* aussi, l'amour "qui triomphe de tout" ([43]). Et l'on tombe sur une diatribe de deux pages contre une certaine catégorie de gens, les "abréviateurs d'œuvres", qui seraient soit les critiques d'art, soit les maîtres-penseurs d'aujourd'hui, qui "afin d'abréger les choses […] suppriment la plus grande partie de ce qui compose le tout". Écoutez bien : ces gens-là…

> … font injure à la connaissance et à l'amour ; car l'amour de quoi que ce soit est issu de la connaissance ; et il est d'autant plus fervent qu'elle est plus certaine ; et cette certitude naît d'une

connaissance approfondie de toutes les parties qui, réunies, forment l'ensemble de cette chose digne d'amour. ()

Vous serez d'accord ou pas mais cette incidente est capitale. Pour LV, la connaissance mène à l'amour. Voilà qui intéresse la philosophie sauvage, qui ajoute : "et réciproquement". La raison et le but de la peinture scientifique sont là. Pour en revenir à la "nature" et à la "vie", ces mots sont souvent intervertis dans les Carnets. Peu importe car l'ensemble de ce qui en est dit, géologie comprise, déclenche une question…

LV évolutionniste ?
Vous aviez noté dans la citation précédente : "une continuelle succession de vies et de formes"…
Pas d'hésitation. Tout d'abord, Léonard a pressenti deux des ensembles de faits qui étaient appelés à susciter la naissance d'une "théorie de l'évolution" (car l'évolution, le fait que les êtres vivants évoluent, est une donnée ; la théorie est une théorie) ; à savoir :
— la paléontologie. LV en excursion a observé des fossiles dans des roches, des poissons minéralisés à mille pieds au dessus de la mer ;
— l'anatomie comparée. Pour cela, il suffit de feuilleter quelques carnets ou (et) de lire la fin du livre de S.B. Nuland cité plus haut.
On peut ajouter que, dans son obsession du mouvement, LV saisit l'interaction organe/fonction. Par ailleurs, il a été très frappé par les traits géomorphologiques observés en des sommets montagneux ; il a le sens de la durée géologique, il parle des alternances de création/destruction.

Un pas de plus : LV écologue globaliste et systémiste ?
Pour F. Capra, qui est un systémicien convaincu et militant, il n'y a aucun doute là-dessus. LV parle, en effet, de la partie et du tout, et il n'a pas froid aux yeux quand il pose —ce qui a échappé à son émule— que "les sens sont terrestres. La raison est extérieure en tant que contemplative" *(Codex Trivulzio* 59-65 (?) et *Maxime* 1145). *La ragione sta fuori…* Mesurez-vous bien la prodigieuse portée de cette sentence : la raison à l'extérieur du système ? Et la contemplation : gratuite, non impliquée ? On peut voir sans payer ? demanderaient les physiciens de la lignée Norbert Wiener.

Léonard décrète par ailleurs, quatre bons siècles avant le holisme, que "la partie est destinée à rejoindre son tout qui seul peut corriger les imperfections" ([44]).

Finalement, que manquerait-il à ce système ?
Il faudrait le demander à un philosophe assermenté, non sans lui avouer, au préalable, deux handicaps possibles :
(1) L'absence, l'absence totale dans les Carnets de mots ou entités ou allusions… qui pourraient évoquer…, quoi donc : un moi ou Moi, un soi ou Soi, une relation entre les deux, enfin l'absence totale de quoi que ce soit qui pourrait inciter les paléologues-exégètes-traducteurs à introduire le mot "conscience" ;
(2) La rareté des raisonnements, la brièveté des enchaînements logiques ou (et) causaux : jamais plus de deux propositions à la fois, on pourrait même dire : jamais plus d'une. Ceci devient discourtois et, venant de moi, présomptueux, mais il est évident que LV n'a pas hérité des genres sophiste ou dialecticien ou scolastique, ce dernier encore bien répandu au XVème siècle.
Après quoi l'on prierait le philosophe de bien vouloir considérer que… plusieurs pièces maîtresses, habituées des traités philosophiques, sont dûment identifiées, parfois définies, dûment positionnées par rapport à d'autres ; si l'on récapitule sans ordre : le néant (et le rien…), un ordre supérieur, la nature, la vie, l'âme, les sens ou la sensibilité, la connaissance, la raison,

quelques principes (ci-dessus) , sans omettre, dans un coin discret, une petite place pour Dieu ([*]), politesse et, en ces temps, précaution élémentaire ; et j'en oublie.

Certes, il n'y a pas d'organigramme ni de schéma de montage mais tous les systèmes philosophiques certifiés en ont-ils —et sont-ils même aussi riches ?

Au fait, si tout cela n'est pas de la philosophie... Vous me feriez tourner en bourrique !

Et pas n'importe laquelle, de philosophie : de la philosophie sauvage ! Ce n'est pas à vous, fidèles lecteurs qui avez fait des *Fondements* votre bréviaire et du *Jardin* votre dictionnaire, ce n'est pas à vous que j'expliquerai pourquoi.

---

[*] Voici l'acte d'allégeance le plus explicite que j'aie pu trouver. Il frise l'impertinence : "Je t'obéis, ô Seigneur, d'abord à cause de l'amour que je te dois raisonnablement porter ; et secondairement parce que tu sais abréger ou prolonger la vie des hommes" Codex Forster (Victoria and Albert Museum), III (29). Sans oublier que "les livres sacrés sont la vérité suprême" ! (Quaderni d'anatomia IV, 10).

Par ailleurs, si la célèbre biographie par Vasari (note [15]) rapporte pieusement les derniers moments de Léonard, elle indique en note, vers le début, que le maître "forma dans son esprit une doctrine si hérétique qu'il ne dépendait plus d'aucune religion, mettant peut-être plus haut le savoir scientifique que la foi chrétienne". Tout concorde.

Notes et références

[1] Léonard de Vinci. *Carnets*. Gallimard, 1942, 2 vol. Richter, J. P. *The notebooks of Leonardo da Vinci*. Dover Publ., 2 vol.
[2] Eco, U. Interview à *L'Histoire* (n° 301) en 2005.
[3] Codex Venise in *Notebooks*, vol. I, p. xxvi, pl. XVIII, p. 182.
[4] Entre autres : codex Quaderni d'anatomia (Windsor), IV (14).
[5] Codex dit "Arundel" ou "British Museum", 131 et 204. *Traité de la peinture*, 271 (?).
[6] Codex Quaderni d'anatomia, II (14).
[7] Dans Carnets, II, p. 107 (référence à localiser, probablement BM 234-235). Il est vrai que, par ailleurs (Codex British Museum, 266), "le poids de l'air et de l'eau ne pèse pas sur la terre"…
[8] Codex Trivulzio (70).
[9] *Codex atlanticus* 109).
[10] Sournia, A. *Jardin de philosophie sauvage en forme de dictionnaire.* Voir l'un des deux sites :
www.philosophiesauvage.wordpress.com
www.philosophiesauvage.free.fr = www.philosophiesauvage.com
www.philosophiesauvage.wordpress.com
[11] *Fondements d'une philosophie sauvage.* Connaissances et savoirs, 2010.
[12] Codex British Museum (210).
[13] *Codex atlanticus* (508).
[14] *Codex atlanticus* (117).
[15] Vasari, G. Les *vies des meilleurs peintres, sculpteurs et architectes*. Vol. 2. Actes Sud, 2005.
[16] Nuland, S.B. *Léonard de Vinci*. Fides, 2002.
[17] Les deux tableaux de Jean-le-Baptiste visibles au Louvre... Cf. mon essai "Naissance d'une religion" sur Internet.
[18] Vulliaud, P. *La pensée ésotérique de Léonard de Vinci.* Dervy-Livres, 1981. Éditions Dervy, 2009. Première édition : Lucien Bodin éd., 1906.
[19] Codex Leicester, 34r. Traduction légèrement modifiée de l'édition française des *Carnets*, p. 91.
[20] Capra, F. *Léonard de Vinci, homme de sciences.* Actes Sud, 2010 (aux États-Unis, 2007).
Capra, F. *Le Tao de la physique* (Tchou, 1979) (États-Unis, 1975).
[21] *Fondements*…, même chapitre.
[22] Valéry, P. Préface aux *Carnets* dans l'édition Gallimard de 1942. Valéry écrit "indifférences royales" en petites capitales.
[23] Codex British Museum 19r.
[24] Première phrase : à retrouver. La seconde : *Codex atlanticus* (59).
[25] Clark, K. *Léonard de Vinci.* Librairie générale de France, 1967).
[26] Arasse, D. *Léonard de Vinci. Le rythme du monde.* Bibliothèque Hazan, 1997, 2011. Voir p. 30.
[27] Selon D. Arasse. Ce détail est troublant. Ce n'est plus la passion de l'autodidacte, c'est de la rage.
[28] Ibn Tufayl. *Hayy bin Yaqzân*. Trad. L. Gauthier. Papyrus, 1983. Autre édition : *Le philosophe autodidacte*. Mille et une nuits, 1999. (Résumé et analyse de cet ouvrage dans le *Jardin de philosophie sauvage ;* commentaire dans *Éloge de l'instant, Books on Demand, 2010*).
[29] Dans un chapitre intitulé "Spéculations" par l'éditeur : le n° 1216. *Notebooks*, II, p. 309 (Dover, NY, 1970). Dans les cahiers originaux : Codex dit "Arundel" ou "British Museum", p. 131.
[30] La présente traduction a bénéficié de l'aide d'un ancien collègue et vieil ami, florentin à quatre quartiers, C. Lenzi Grillini. C'est la bannière du plancton qui nous avait réunis, il y a quarante ans. Que vous disais-je : l'unité du savoir !
[31] Sur les acceptions scientifiques et systémiques de la notion de système, voir par exemple mon tout dernier essai (*Le monde mental*…), p. 193).

[32] Cette proposition m'est totalement énigmatique ; dommage que l'auteur n'en donne pas la référence car je ne suis pas certain d'avoir lu cela chez Léonard. "Comprendre"… On passerait outre, on laisserait "en instance" mais voici une chose époustouflante : la même phrase, mot pour mot à la langue près, se lit chez le physicien W. Heisenberg dans un texte posthume édité malgré sa volonté. Voir mon essai "Heisenberg 1942".
[33] Référence à retrouver.
[34] Maximes (?) et codex Forster (Victoria and Albert Museum) III (43).
[35] Quaderni d'anatomia (Windsor), IV (16). Variantes : codex British Museum (85, 174).
[36] Codex atlanticus (345).
[37] Par exemple, l'invocation célèbre "Combien ta justice est admirable, ô Toi, Premier Moteur…" Codex A (Institut de France), 24.
[38] *British Museum* (190 v). On lit aussi ailleurs : "La ligne correspond à une longueur de temps et, de même que les points sont le début et la fin de la ligne, les instants sont les extrémités de tout espace de temps donné. Et si une ligne est divisible à l'infini, il n'est pas impossible qu'une portion de temps le soit aussi. *Codex Arundel* (173, 190)
[39] *Codex atlanticus* (123, 219 , 302).
[40] *Codex atlanticus* 253, 302, 314. Codex Institut de France A (34) et B (63).
[41] *Codex Arundel,* 156b.
[42] *Codex atlanticus* (91).
[43] *Codex atlanticus* (344).
[44] *Codex altanticus* (59). "Maximes", etc.